

L'OBSERVATEUR FRANÇAIS.

ORGANE DES INTÉRÊTS ÉTRANGERS DANS LA PLATA.

BUREAU :

Rue du 25 Mai numéro 50.

ABONNEMENTS :

Montevideo, un mois 1 patacon.
Buenos Ayres, 3 mois 75 piastres m.
Bresil, 3 mois 6 \$ 000.

REDACTEUR RESPONSABLE :

GUYON BEAUSSART.

BUREAU :

Rue du 25 Mai numéro 50.

VARIÉTÉS.

Nouvelles de Paris.

Paris, 5 octobre.

Il me souvient d'avoir eu pour professeur de rhétorique un brave homme qui, à chaque fois qu'il proclamait les places des compositions, ne manquait pas de commencer ainsi : "Monsieur un tel, premier..." Son discours ne vaut rien, mais il s'est rattrapé sur les détails. N'est-ce pas là toute la poésie du jour ?

La politique ne vaut pas cher, les arts se taisent, la littérature agonise, — mais notre temps se rattrappe sur les détails, et la chronique fait comme lui. Précisément, cette semaine ils abondent, les détails, et ils rénaissent la qualité et la quantité, — pour ceux qui aiment la corbeille drôlatique. Le premier prix de détails, puisque détails il y a, pourrait être donné au journal le *Pays* qui, pas content de dissenter des affaires de la France avec la verve que vous savez, trouve encore des loisirs pour les questions étrangères. C'est ainsi que l'autre jour il a épuisé d'un coup la question Orelie. Vous savez ? Ce pauvre diable d'avoué, roi d'Araucanie d'abord, ensuite prisonnier des Chiliens. Depuis, on ignorait ce qu'il pouvait être devenu ; mais le *Pays* ne doute de rien. Il a retrouvé Orelie et nous a appris qu'il s'était échappé de sa prison, s'était mis tout nu, avait traversé un fleuve à la nage, et que là des dames — diable ! — l'avaient recueilli. Dans ce costume ! Voilà qui est vif ; mais le *Pays* ajoute avec empressement que ces dames charitables lui ont donné tout de suite pour se couvrir... un grand chapeau ! [sic]. Ce grand chapeau pour tout vêtement m'a rappelé le personnage de comédie qui prétendait qu'on n'est pas déshabillé tant qu'on a gardé une jarretière. Faut-il que les recherches de solution causent à une feuille officieuse des chagrins amers pour qu'elle soit obligée de demander des distractions à d'aussi violentes plaisanteries !

Second détail, toujours drôlatique. Le système des plafonds lumineux de nos nouveaux théâtres a fait voir lundi soir une de ses propriétés inédites. Au milieu du spectacle, à la Gaité, les vitraux ont éclaté sous l'influence de la chaleur, la flamme du gaz a envahi le plafond, et on a craint un incendie. Je ne sais pas si les inventeurs ont fait figurer dans leur brevet ces chances toutes particulières de combustion instantanée. Sinon ils ont le droit de réclamer.

Troisième détail encore plus étrange ! Une voiture fermée suivait l'autre jour le cours de la rue des martyrs. Soudain une main brise le carreau et on aperçoit une dame se débattant comme dans

une lutte. On conduit la dame chez un pharmacien qui panse ses blessures. On mène le monsieur au poste, et... le soir, le Théâtre du Vaudeville faisait relâche par indisposition de Mlle Fargueil et absence de M. Ribes. Tel est le récit répété par tout et dont nous ne donnons ici que la substance, car nous trouvons que cette scène, bien que jouée en public, ne relève pas de la critique. Quand un acteur et une actrice de talent nous laissent regarder dans leurs vie privée par une ouverture aussi inattendue, nous nous hâtons de détourner le regard.

Où le reporterons-nous ? au dessus de nos têtes, où l'Académie des sciences nous invite à diriger nos observations, qui seront probablement moins singulières que celles que nous offrait ce bas-monde. A quel propos l'Académie des sciences s'occupe-t-elle des astres ? Probablement parce qu'elle s'occupe trop peu des découvertes d'ici-bas. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un des membres de cette Académie est venu à la dernière heure déclarer que ces collègues ne connaissent rien à l'astronomie, que tout était à refaire, que pas un calcul ne valait. Ceci, vous le voyez n'est rien moins qu'une révolution... des corps célestes. Auteur M. Foucault. Par ces patientes et minutieuses recherches sur la vitesse de la lumière, cet érudit a découvert que l'on avait singulièrement exagéré la distance du soleil et des autres étoiles ou planètes. Le soleil par exemple, serait obligé d'en rabattre de quelques millions de lieues. Une bagatelle ! Incessamment il deviendra une banlière de notre globe, et on y organisera des trains de plaisir en ballon. Sérieusement les recherches de M. Foucault vont mettre en branle tous les observatoires, surpris en pleine routine par un S9 d'en haut.

Une autre révolution, — *paoli minoru canams* — a eu lieu dans une toute petite sphère, celle des marchands de journaux. Dorénavant, ils seront munis d'un numéro d'ordre, paieront une petite patente, seront soumis aux mêmes règles que les marchands des quatre saisons, les vitriers et autres oiseaux de plein vent. Peut-être trouvera-t-on cette assimilation un peu irrévérencieuse pour les produits de la pensée humaine ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on leur inflige, comme aux champignons vénéneux, la formalité du contrôle.

Parmi les contrôleurs, un des plus ardens, sous le régime de Louis-Philippe, fut M. Partariou-Lafosse, qui vient de mourir. La carrière de ce magistrat fut, à cette époque, célèbre par les nombreux procès de presse dans lesquels il fut l'organe du ministère public ou le président de cour. M. Partariou-Lafosse, en dehors de ses fonctions qui lui valurent alors des attaques très vives, était un amateur déclaré des arts et principalement du théâtre. Il avait même abdiqué les préjugés que

beaucoup conservent encore, et fréquentait volontiers des salons artistiques, et ne amment ceux de Mlle Arnould-Plessy, où il se faisait remarquer par une conversation d'une grande vivacité d'esprit.

Passons aux théâtres. — C'est une chemiserie qui fait les frais du seul acte qui nous ait été offert par le Théâtre-Dejazet. Cet acte se nomme *Un futur dans le pétrin*, et a pour auteur M. Commerson, un de nos spirituels confrères, directeur du *Tintamarre*. Son futur est un fantaisiste qui, le jour de ses noces, a oublié la chemise brodée de circonstance. Se marier sans cet ornement est impossible, eût-on un grand chapeau comme Orelie. Donc le voilà qui se met en quête. Que d'aventures ! On lui donne une chemise de bébé ; il est en proie à une intrigue galante. Et le diable et son train ! Cet état de rire de trois quarts d'heure est franc et sonore. Succès !

Succès aussi à la Porte-Saint-Martin, où le *Bosch* encaisse des recettes fabuleuses. Ce qui n'empêche pas qu'on y a pensé à l'avenir. On va jouer après — c'est à dire vers janvier — les *Pilules du Diable*, entièrement refaites et ornées de trucs insensés. Puis viendra *Faustine*, drame historique en vers de M. Louis Bouilhet. On assure que ce sera la revanche de *Dolores*. L'administration compte tant sur cet ouvrage, qu'elle a signé un traité avec dédit de vingt mille francs. On se dispose en outre à faire des folies de décorations. Tout le Bas-empire sera ressuscité dans la mise en scène. On ajoute que — bien que n'étant pas nommé — M. Gustave Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, aurait apporté à l'œuvre une précieuse quote-part.

A l'Ambigu, c'est *Cadet-Roussel*, de MM. Duboys et A. Rolland, qui va passer jeudi. Ce Cadet-Roussel repose sur une donnée très touchante : la bonté prise pour de la bêtise et exploitée de la plus navrante façon.

Les mêmes écrivains feront lundi jouer à l'Opéra le *Mariage de Valé*, fantaisie poudrée, où le côté réaliste reste représenté par certaines tirades poissardes prise dans Valé lui-même. Le chansonnier populaire sera joué par Thiron.

Ajoutons qu'à l'Opéra, Mario débutera par le *Conte d'Ory* et les *Huguenots* pendant qu'aux Bouffes Parisiens Mme. Ugalde va recréer *Ophélie aux enfers*. Quels rapprochements ! Mario, qui a sa petite voix, chantera sur la grande scène ; Mme Ugalde, qui a encore sa grande voix, en est réduite au petit théâtre.

Pour clore la liste des nouvelles, je vous annoncerai que l'arc de triomphe de la barrière du Trône avance à vue d'œil. Ce n'est que le projet, bien entendu. Pour l'exécution définitive on compte se servir de bas-reliefs moulés sur l'arc de Constantin à Rome.

J'ai pensé avec effroi que je ne le choisais pas moi-même, que mon père accepterait le gendre qui lui serait offert par ma belle-mère. Involontairement j'ai eu peur. On vous a présenté, monsieur, vous avez été choisi parmi plusieurs prétendants par Mme de Sénil.

Sous l'empire d'une défiance bien naturelle, puisqu'il s'agissait de tout mon avenir, une folle de pensée, un projet absurde à ce point dans mon cerveau ; je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi-même sur ce qui vous concernait, comme si, en pareil cas, je n'étais par la plus facile à tromper. J'ai décidé ma tante, Mme de Sallebron, à m'emmener à Paris ; je savais qu'il fallait passer par C et je me disais que je trouverais bien le moyen de vous parler, de vous voir, de vous juger !

Hélas ! j'ai fait un petit calcul que je croyais bien innocent ; j'ai spéculé sur l'escompte et la paresse de ma tante. Ma tante n'a pas l'habitude de se lever de bonne heure ; il est rare, même en voyage, qu'elle se lève avant onze heures. C'est ainsi que j'ai pu arriver jusqu'à chez vous sans obstacles. Mais là on m'a dit que vous étiez au parquet.

J'avais d'avance arrangé une histoire, assez courte pour ne pas vous ennuyer, mais assez longue pour me donner le temps de vous observer et de recevoir vos avis.

La présence de votre procureur général a dérangé, toutes mes combinaisons. Devant cette porte de parquet qui m'était obstinément fermée, désespérée d'avoir tenté sans profit une démarche imprudente que le monde ne manquerait pas de taxer de légèreté s'il venait à la connaître, j'ai voulu au moins avoir le bénéfice de ma faute, j'ai usurpé pour quelques moments le nom de Mme Perrin, au malheur de laquelle j'avais assisté, puis-

On va aussi réédifier le marché Saint-Honoré d'après les modèles adoptés pour les halles centrales. Nous copierons donc éternellement ! Quand ce n'est pas les autres, c'est nous-mêmes !

Pierre Veron.

L'OBSERVATEUR FRANÇAIS.

MONTÉVIDEO.

22 novembre 1862.

Cette semaine a été signalée par une mesure du gouvernement qui est venue frapper plusieurs journaux dans la source même de leurs existence. Le coup a été si imprévu que deux, qui ont déjà cessé de paraître, sont tombés sans même avoir le temps de faire leurs adieux au champ où ils ont combattu.

La subvention qui était accordée à *La Prensa Oriental*, au *Garbo Nacional* et à *La Discusión* ont été brusquement supprimés lundi dernier ; les deux derniers de ces journaux ont déjà disparu ; le premier ne bat plus que d'écaille, et l'on dit qu'il n'est guère probable qu'il puisse aller jusqu'au premier janvier. Mais en revanche on annonce la création d'un journal géant qui menace, à lui seul, de faire plus de bruit, sinon plus de besogne, que n'en ont fait ensemble les défunts et les agonisants. — *Le Sicle*, tel est le titre que l'on donne à ce futur nouveau né qui doit se présenter, dès sa naissance, armé de pied en cap. — Quand aux principes qu'il doit défendre, et à la couleur qu'il doit arborer on n'est pas bien d'accord sur leur nature. — Les uns en font un organe modéré, un partisan d'une espèce de *pair à tout prix* ; d'autres croient qu'il est destiné à remplacer *La Prensa Oriental*, dans la propagande maçonnique ; une troisième version le dit créé et mis au monde pour soutenir spécialement une des nombreuses candidatures à la présidence de 1864 — c'est s'y prendre un peu tôt ; mais si tel est le but de ce nouvel hercule de la presse, nous engageons ses mentors à se rappeler une foule de maximes et d'aphorismes qui peuvent les aider à bien se convaincre que le tout n'est pas de se lever matin, mais qu'il faut arriver à temps. — Le bon Lafontaine a fait une très jolie fable sur ce sujet : *Le lièvre et la tortue*, peut-être d'un très précieux enseignement.

Je vous ai vu diriger, de l'hôtel du Cygne, l'arrestation de son mari.

J'ai bien mal joué mon rôle, j'en conviens ; j'étais trop ému ; mais cette émotion même, qui me coupait tous mes souvenirs, me servait. On pouvait rejeter sur la douleur de l'épouse mon hésitation et mes tourments.

La bienveillance avec laquelle vous m'avez reçu m'a touché ; votre fermeté, qui ne s'est pas démentie un instant avec le procureur général, malgré la pitié que ma position vous inspirait, la surprise de retrouver dans le magistrat l'artiste du matin, sachant rassembler, combiner tout à la fois les preuves d'un complot et les couleurs de sa palette, ont fait envoler ma défiance pour le prétendu de ma belle-mère.

Je suis partie de votre parquet, heureuse et contente pour la première fois de ma vie. Ah ! avec quel bonheur j'ai revu ma petite chambre de l'hôtel du Cygne, et tout ce gracieux tableau qui vous avait inspiré !

Puis, quelques jours après, un mot de ma belle-mère m'effraya. Sur une imprudente parole échappée à la joie de mon âme, je m'entendis répondre :

— Vous ne serez jamais épouse que pour votre fortune. Croyez-vous qu'il y ait d'autres motifs à la démarche de ce substitut ? Est-ce qu'il vous connaît ?

Cette réponse me fit réfléchir, je tremblai en effet d'être épouse pour ma fortune.

Vous comprendrez cette crainte, n'est-ce pas ? Vous me pardonnerez, à moi, sevrée d'affection depuis ma naissance, d'avoir voulu être aimée pour moi-même ; je savais qu'on devait vous envoyer sur ma personne et mon caractère des renseignements peu flatteurs ; son me répète sur tous les

FEUILLETON.

LA

NIECE DE M^{me} DE SALLEBRON.

— Fin — N. 6.)

Mon père s'est remarié presque aussitôt ; il m'a aimée sans doute, mais l'amour d'une mère ne se remplace pas. J'ai été élevée par sa seconde femme ; je puis dire, sans l'accuser, qu'elle m'a considérée comme une étrangère et traitée avec la plus froide indifférence. C'est tout naturel ; elle avait donné un fils à mon père, et toute l'affection, tous les petits soins ont été pour son enfant. On craignait la sympathie que je pouvais faire naître ; aussi l'influence qu'une femme belle, spirituelle, peut avoir sur son mari a été employée à paralyser les bonnes intentions de mon père à mon égard.

Les domestiques eux-mêmes, par instinct et par intérêt, n'ont pas tardé à me devenir hostile ; j'ai vécu dans une atmosphère de glace qui a pénétré mes os. Faut-il s'étonner que, ne rencontrant jamais autour de moi que des regards indifférents ou railleurs, je me sois repliée sur moi-même et me sois fait de ma sauvagerie un rempart ?

Un fait vous donnera la mesure de tout ce que j'ai dû souffrir. On avait tellement peur de l'affection que je pouvais inspirer, qu'on n'a jamais lais-

sé à ma disposition la plus petite somme d'argent. Au moins, si mon père m'avait donné quelques pièces d'or, de loin en loin, j'aurais pu me faire des amis parmi les pauvres et les malheureux ; mais il ne m'a rien donné en dehors de ce qui était rigoureusement nécessaire à mon entretien.

Oh ! c'est cela qui m'a été le plus pénible ; mon frère, lui, du moins, avait quelques sous à donner à un pauvre, et moi, quand il me tendait la main, j'étais obligé de détourner la tête et de faire semblant de ne pas le voir.

Cependant, je savais que j'aurais un jour une belle fortune, celle qui doit me revenir du côté de ma mère. Concevez-vous, se sentir riche et ne pouvoir soulager aucune misère ? Est-il quelque chose de plus navrant ?

Plus tard, je me suis consolée dans la pensée que Dieu me dédommagerait des privations qu'il me faisait subir au milieu des miens.

Elle ajouta avec un embarras inouï, mais plein de charme et de naïveté :

J'ai lu quelques romans, ceux de Walter Scott, les seuls qui se trouvent dans la bibliothèque de mon père, j'ignore ce qu'ils peuvent contenir de dangereux pour qu'on me le reproche aujourd'hui. Mais j'ai vu qu'ils finissaient presque tous par le mariage et qu'on était heureux ensuite. J'ai attendu avec patience, me disant que l'heure de la délivrance sonnerait aussi pour moi. J'ai eu confiance en Dieu ; il me donnera, me disais-je souvent, un bon mari. Je ne demandais pas qu'il fût vieux, mais je demandais, je voulais une âme droite, loyale et aimante ; oui, aimante avant tout. J'ai parcouru bien des fois les allées du parc, je le confesse, en pensant à ce mari inconnu. Il n'est pas de banc sur lequel je ne l'aie fait assise, pas d'arbre auquel je n'aie parlé de lui. Puis

